

“Les flamingants ne veulent pas des artistes flamands”

● **Rencontre au sommet entre Tom Lanoye et Josse De Pauw pour “Revue Ravage”, qui sera créé samedi au KVS et joué ensuite au Théâtre National.**

● **Une revue avec musique et chansons, et des textes formidables de Tom Lanoye, pour parler des hommes politiques, entre comédie et tragédie.**

● **L'événement du printemps.**

Rencontre Guy Duplat

C'est un événement: les deux stars de la culture flamande, Tom Lanoye (56 ans) et Josse De Pauw (62 ans) montent, ensemble, le spectacle “Revue Ravage” qui parle de la politique aujourd'hui en Belgique. Le spectacle sera créé samedi au KVS à Bruxelles mais toutes les représentations sont déjà sold-out. Il ira ensuite au Théâtre National (très bien surtitré en français comme il l'est au KVS) où des places sont encore possibles.

Tom Lanoye, le grand écrivain flamand, est devenu ces dernières années une vedette en Communauté française depuis que ses romans y ont été traduits. Il est aussi un pamphlétaire, un débattre qui commente à chaud l'actualité politique sans mâcher ses mots. Il a écrit un texte formidable pour cette “Revue Ravage”. L'histoire d'un politicien, Joris Van Gils, joué par Josse De Pauw, et qui, après 40 ans de présence au top du parti socialiste, devrait céder la place, tourner la page, mais il ergote, hésite, estimant qu'il reste le seul à pouvoir encore incarner des valeurs d'antan.

Il pense passer le pouvoir à son fils Sven Van Gils (on sait qu'en Belgique, le pouvoir est parfois dynastique avec les De Croo, les Michel, les Tobback, les Daerden, etc.). Autour de lui, tourne une “famille élargie” à sa dévotion: son épouse bruxelloise ex-cantatrice, la porte-parole du parti qui est aussi sa maîtresse, son conseiller

spécial (“spin doctor”) et la secrétaire du parti toujours enthousiaste.

Tout ce petit monde est parfois grotesque, pris dans des compromis et des stratégies peu nobles, mais reste aussi animé par de vrais idéaux.

Tom Lanoye et Josse De Pauw ont choisi de raconter cela sous la forme éclatée d'une revue de cabaret, avec aussi des chansons, du slam parfois, et la présence sur scène des quinze musiciens du Flat Earth Society, le big band de Peter Vermeersch qui apporte tous les genres de musique.

Deux heures de spectacle qui s'annoncent hautes en couleur, mais aussi une réflexion sur la politique et sa crise actuelle, soutenue par des acteurs au sommet. D'abord, Josse De Pauw, incroyable “bête de scène” que le public francophone connaît bien et qui fut une des vedettes du dernier festival d'Avignon, mais aussi Els Dottermans dont on découvrira qu'elle chante merveilleusement ou Eurudike De Beul, une vraie cantatrice.

A lire l'histoire, on pense à ces politiciens qui peinent à tourner la page, comme peut-être Elio Di Rupo?

Tom Lanoye (TM): Pas du tout, le gouvernement Di Rupo, je le rappelle, avait gagné les élections et dans un pays démocratique, Elio aurait dû rester Premier ministre. Ici, même si le texte a été écrit bien avant, on pense plutôt aux Tobback. La manière dont Bruno Tobback, fils de Louis, s'accroche à son mandat (il sera battu par John Crombez) est pathétique et dangereuse.

Vous êtes deux hommes de gauche, pourquoi vous en prendre aux socialistes?

JDP: Comme nous sommes de gauche, nous avons le droit de critiquer la gauche. Si la droite veut une “Revue” semblable, qu'elle la demande à des artistes de droite. TL: La gauche est intéressante car il y a là une tension entre les grands idéaux et les ambitions personnelles. Il y a plus de détresse, plus de tragédie.

Choisir la voie de la revue, du cabaret, n'est-ce pas verser dans l'antipolitisme ?

TL: Pas du tout. Ce n'est pas "House of Cards". Vous ne trouverez pas l'once d'un cynisme dans ce spectacle. Le vrai drame de Joris Van Gils n'est pas qu'il hésite à partir mais qu'il pense qu'il est le seul à pouvoir encore incarner les idéaux qu'il avait.

JDP: C'est nullement antipolitique. Cela parle du comique qui mène à la tragédie. Tom et moi, nous aimons la politique, on connaît les politiciens, il y a du respect chez nous à leur égard.

La difficulté à tourner une page, l'idée de se croire toujours indispensable, c'est un sentiment bien plus large que dans la seule politique.

JDP: Bien sûr, nous voulons que le public comprenne qu'il s'agit aussi de lui-même, de l'être humain en général.

TL: Cela concerne toutes les professions, mêmes les journalistes (rires). La politique est un miroir de la condition humaine. Nous montrons que la politique est une affaire d'hommes et de femmes. Avec la tragédie des politiciens : chacun dans l'opinion publique sait que l'homme politique doit faire des compromis mais qu'on leur reprochera violemment une fois faits. L'homme politique devient vite le bouc-émissaire, le responsable de la complexité du réel.

Vous parlez de la crise au SP.A. Au sud du pays, on a tendance à voir une Flandre devenue quasi exclusivement de droite ?

TL: C'est faux, c'est moitié-moitié. L'image de droite est exagérée, il suffit de voir la présence flamande massive dans les grandes manifestations. En attendant Syriza ou Podemos, il existe des mouvements comme "Hard boven hart" mais il manque un Bart De Wever de gauche, aussi habile et intelligent.

JDP: Cette image de droite est encore mêlée à l'histoire de la collaboration durant la guerre.

Quelle est l'importance de la musique ?

JDP: C'est indispensable à la revue même, grâce à la force de ce big band de quinze musiciens et des chansons qui "marchent" avec mes répliques qui ont parfois alors l'allure du slam.

TL: L'orchestre exprime l'idéal social-démocrate: il faut travailler ensemble, comme on chante ensemble. La musique donne une authenticité aux discours de Van Gils.

La démocratie est en crise, le théâtre peut-il, ou doit-il, réenchanter la politique ?

JDP: Je suis si content de parler de politique sur scène, cela me fait du bien, cela me soulage. Je fais partie de tout cela, je ne suis pas en dehors, à côté du terrain.

TL: Nous montrons, certes, des défauts des politiques, mais on parle aussi des grands thèmes d'aujourd'hui.

Dans la série "House of Cards", les hommes politiques sont des monstres, mais pas chez nous. Certes, on est critique, caustique, mais il y a autre chose: une tristesse, une nostalgie des idéaux passés.

JDP: On a besoin de cet idéalisme qui reste très important pour moi.

Le théâtre reste-t-il un lieu où on peut percer un peu le discours ambiant, créer un coin d'utopie ?

JDP: Je l'espère bien.

TL: Oui, et on le prouve avec ce théâtre qui n'est pas pamphlétaire mais politique. On offre aux spectateurs deux heures de divertissement au meilleur niveau, mais qui entraîneront, on l'espère, deux jours de discussions ensuite sur l'avenir de la gauche et de la démocratie.

Le théâtre doit gratter où c'est sensible ?

Tous les deux: Bien sûr!

TL: La crise qu'on vit est si fondamentale qu'il faut parler de la politique, de l'art, des grandes questions.

Si l'art ne s'occupe pas de politique, l'inverse est vrai. Vous êtes très critiques de l'annonce par le ministre de la Culture Sven Gatz que les communes flamandes pourront supprimer si elles le veulent leur bibliothèque.

TL: On dit que Sven Gatz est sympathique mais ce n'est pas ça qui m'intéresse, il est l'huissier grinçant d'une politique désastreuse qu'il n'a pas décidée mais qu'il doit appliquer.

JDP: C'est très grave. On dit que les communes seront suffisamment "sages" pour ne pas fermer leurs bibliothèques mais dans deux ou trois ans, certaines le feront et les politiciens diront que c'est leur choix.

TL: C'est comme après la chute du mur. On avait libéralisé complètement les banques en disant qu'elles seraient suffisamment "sages" pour ne pas en abuser. On a vu ce qu'il en était. C'est comme si on disait aux chômeurs qu'ils peuvent augmenter à leur guise leurs allocations mais qu'on compte sur leur "sagesse" pour ne pas le faire. On est fâché en plus que cela vienne de "flamingants" alors que tout le mouvement d'émancipation flamande s'est bâti sur le livre et la lecture.

Le monde politique flamand ne vous aime guère ?

TL: Les flamingants veulent de l'art flamand, mais sans les artistes flamands. Nous sommes trop critiques envers eux. Ils veulent de l'art folklorique avec Rubens et Conscience qui sont morts. L'art flamand c'est pourtant nous et pas Sven Gatz et Geert Bourgeois. Ils s'en sont emparé comme s'ils en étaient les propriétaires. La politique est trop importante pour la laisser aux seuls politiciens. Il faut rappeler qu'ils sont nos "représentants", les "serviteurs" de la démocratie.

→ "Revue Ravage", au KVS du 21 au 28 mars (sold-out), à Gand, et au Théâtre National du 21 au 25 avril. Infos: www.kvs.be; www.theatrenational.be

"La politique est trop importante pour la laisser aux seuls politiciens. Il faut rappeler qu'ils sont nos 'représentants', les 'serviteurs' de la démocratie."

TOM LANOYE

"Je suis si content de parler de politique sur scène. Je fais partie de tout cela, je ne suis pas en dehors, à côté du terrain."

JOSSE DE PAUW